



62e VEILLÉE LIGNERONNAISE

Il était une fois... Saint-Christophe-du-Ligneron

Une soirée de récits, de souvenirs et de transmission

2 OCTOBRE 2026



62e VEILLÉE LIGNERONNAISE

Il était une fois...

Saint-Christophe-du-Ligneron

Une soirée de récits, de souvenirs et de transmission



2 OCTOBRE 2026

« *Les témoins de ces époques racontent leur vie, leurs souvenirs.* »

Textes d'après les témoignages d'Émilien Robin, Alfred Barreteau, Anne Rabiller, Gaby Barreteau et Gérard Chassay.

Lecture contée par Catherine Thomas-Boisselier, Roland Bouriau et Clémence Trichet.

62e veillée ligneronnaise - Cercle d'Études Patrimoniales, Historiques et Environnementales (C.L.E.P.H.E.).

Note éditoriale : les tournures orales et le vocabulaire local ont été conservés. Seules la typographie et quelques coquilles manifestes de transcription ont été harmonisées pour la lecture.

SOMMAIRE

Six chapitres pour faire revivre la mémoire locale

LES CONTEURS Trois voix pour accompagner la soirée

PROLOGUE Il était une fois... Saint-Christophe-du-Ligneron

CHAPITRE 1 Émilien Robin - Ma vie à la Baillerie

CHAPITRE 2 Alfred Barreteau - Le travail dans les champs

CHAPITRE 3 Anne Rabiller - La guerre et le commerce

CHAPITRE 4 Gaby Barreteau - L'éducation et les écoles

CHAPITRE 5 Alfred Barreteau - Les processions des Rogations

CHAPITRE 6 Gérard Chassay - Veillées, foires, préveil et noces

LES CONTEURS

Trois voix pour faire revivre la mémoire locale

Roland BOURIAU · Catherine THOMAS-BOISSELIER · Clémence TRICHET



Ils nous accompagnent au fil de six chapitres, entre témoignages,
vie quotidienne, école et moments de rassemblement.

LES COMÉDIENS



Catherine THOMAS- BOISSELIER

Sa passion pour le théâtre remonte à longtemps. Elle fait ses débuts sur les planches à Cholet, puis rejoint il y a plus de quinze ans la troupe des Comédiens de La Genétouze. Elle apprécie un répertoire renouvelé chaque saison, de Molière et Feydeau à Dario Fo, Schmitt ou Pommerat, ainsi que le travail mené avec le professionnel Jean-Claude Gauthier. Chaque spectacle est pour elle une nouvelle aventure, faite de construction collective, de dépassement de soi et de plaisir partagé.

Dans cette lecture : Michel · Luc · Anne · Les Rogations · Les noces



Roland BOURIAU

Après un atelier théâtre avec la troupe de l'Équarquille à La Roche-sur-Yon, il fait ses premiers pas sur scène à La Genétouze en 1982. Son parcours l'amène à jouer Molière - Le Bourgeois gentilhomme, Le Malade imaginaire - mais aussi Pierre-Jakez Hélias ou Jean-Claude Grumberg. Des mobilités professionnelles le conduisent également vers d'autres troupes, notamment à Luçon et Noirmoutier. Depuis 2017, il participe à chaque spectacle de la troupe.

Dans cette lecture : Milien · Michel · Gaby · Les foires



Clémence TRICHET

Sa passion pour le théâtre naît en CM2, après une petite saynète de Raymond Devos jouée devant sa classe. Encouragée par son instituteur, elle pratique dès le collège, puis poursuit au lycée avec l'option théâtre. Après un stage au Cours Florent à Paris en 2013, elle y suit deux années de formation : jeu, comédie musicale, travail du corps et jeu face caméra. De retour en Vendée, elle rejoint en 2018 Les Comédiens de La Genétouze, où elle continue de nourrir sa passion du théâtre et du jeu.

*Dans cette lecture : Luc · Alfred · Antoine ·
Les veillées · Le préveil*

LA TROUPE

Les Comédiens de La Genétouze

Le théâtre à La Genétouze voit le jour en 1902. Depuis, à l'exception des périodes de guerre, la troupe présente chaque année un ou deux spectacles. En 1994, elle choisit de collaborer avec un metteur en scène professionnel afin d'enrichir ses mises en scène et d'accompagner les acteurs. Son répertoire mêle œuvres classiques et contemporaines.

Parmi les productions récentes : Le Dindon (Georges Feydeau), Klaxon, trompettes... et pétarades (Dario Fo), Le Ravissement d'Adèle (Rémi De Vos), La Toile d'araignée (Agatha Christie), Cendrillon (Joël Pommerat), Funérailles d'hiver (Hanokh Levin), Le Tartuffe ou l'hypocrite (Molière). En préparation pour 2027 : La Chambre Désaccordée de Marc Lainé.

Il était une fois...

Saint-Christophe-du-Ligneron

Dans un temps où la vie était rythmée par le travail de la terre et les saisons. La mécanisation commençait juste à arriver et les réseaux sociaux n'existaient pas.

Les relations humaines étaient faites de rencontres, de travail en commun, d'entraide, de fêtes ou de foires pour se voir et échanger.

Les témoins de ces époques racontent leur vie, leurs souvenirs ! Merci à tous ceux qui ont récolté ces témoignages et cultivent ainsi la mémoire du passé.

Nous allons vous dire des extraits des textes d'Émilien ROBIN, Alfred BARRETEAU, Anne RABILLER, Gaby BARRETEAU et Gérard CHASSAY.

Nous commençons avec Émilien : « Ma vie à la Baillerie ».

Émilien ROBIN

Ma vie à la Baillerie



Un récit personnel pour entrer dans l'histoire de Saint-Christophe-du-Ligneron par le quotidien, les lieux et les souvenirs vécus.

DISTRIBUTION

Luc est interprété par Clémence TRICHET

Milien est interprété par Roland BOURIAU

Michel est interprété par Catherine THOMAS-BOISSELIER

LUC Alors Milien, en quelle année la famille Robin est arrivée à la Baillerie ?

MILIEN En 1909. Ah ! Bé, je vais bien vous dire comment que ça s'est passé. Un samedi matin, mon grand-père s'en va à la foire couper les cheveux. Il y avait un salon de coiffure à l'emplacement de l'ancien Crédit Agricole, dans le bourg à Saint-Christophe. Il attendait son tour, et puis il y avait Monsieur de l'Épinay qui était là. Il avait plusieurs fermes à Saint-Christophe, et puis d'autres au Bois-Chevalier à Legé et puis d'autres encore à Belleville. Et puis il dit à mon grand-père : « Tu ne connaîtrais pas un bon gars qui chercherait une bonne ferme ? J'en ai une à louer. Je serai à la grand-messe demain et, si tu as quelqu'un à me proposer, tu viendras me trouver chez Gaston Violleau après la messe, je te paierai un verre. »

Le lendemain, mon grand-père va à la rencontre de M. de l'Épinay.

« Alors Olivier, vas-tu me dire qui serait intéressé par ma ferme ? » — « C'est moi qui serais intéressé. » — « Ma ferme est pour toi ! » Et mon grand-père lui dit : « J'ai un de mes frères qui viendra avec moi... »

À ce moment-là, la famille Robin était au Petit Coin. Ils vivaient à vingt-neuf dans deux grandes pièces. Il y avait les parents, les quatre gars qui étaient mariés, et une fille.

MICHEL Mais comment est-ce qu'ils couchaient ?

MILIEN Il y avait huit lits, et les berceaux en plus. Les enfants étaient quatre par lit. Tous les pieds étaient dans le milieu du lit. Et puis il y avait quatre lits par chambre, un dans chaque coin, et il y avait même des enfants avec les parents. En communauté, c'est pas évident !

À ce moment-là, beaucoup de fermes étaient en métayage, aussi certains propriétaires essayaient d'améliorer la qualité du cheptel. Ainsi, les jeunes animaux de mon grand-père étaient recherchés, surtout les mâles pour faire des reproducteurs, mais aussi les génisses pour faire des vaches de qualité pour rehausser les cheptels. Comme ça ils les vendaient plus chers.

Quant aux moutons noirs, ils étaient surtout pour la laine. À l'époque, il fallait beaucoup de laine pour faire des chaussettes noires et aussi des chaussons, également noirs, pour mettre dans les sabots. Avec la laine de mon grand-père, les femmes n'avaient pas besoin de faire de teinture et ils étaient de bien meilleure qualité. Un jour, il avait un mouton noir, un mâle qui était très beau et il présentait à un concours à Grand'Landes. Mais il avait une petite tache claire en haut d'une patte... Il a mis du cirage noir, le cirage à sabots, sur la tache... personne n'a rien vu !

Avec mon grand-père, j'ai manqué pas mal de jours d'école. Quand il allait pour vendre ses bêtes, il m'emmenait toujours avec lui en me tenant par la main. À la fin du marché, il demandait toujours une pièce supplémentaire « pour le jeune homme ».

LUC La ferme de la Baillerie faisait quelle surface ?

MILIEN La ferme fait 48 hectares.

MICHEL C'était énorme pour l'époque !

LUC C'est vrai qu'à cette époque il ne devait pas y avoir beaucoup de ferme comme ça ! Mais, les moyens pour travailler, c'était avec les bœufs...

MILIEN Ah ! Bé oui ! On avait six bœufs. À seize, dix-sept, dix-huit ans, je faisais tous les labours avec les trois paires de bœufs et puis le brabant. Quand j'étais mal pris, j'avais ma sœur Lucienne, qui avait un an de moins que moi, qui s'est mariée avec Bonnin, et ils sont partis en Charente, c'est elle qui venait m'aider à « tucher », (conduire) les bœufs.

Je partais labourer de bonne heure le matin, vers six heures et demie, sept heures moins le quart, puis j'arrêtais vers midi moins le quart.

MICHEL Les bœufs marchaient par paire, et puis vous les changiez à tour de rôle ?

MILIEN Ah non non ! J'avais les six bœufs ensemble.

LUC Les plus jeunes étaient dans le milieu, comme ça, ils apprenaient à suivre et à aller au même rythme que les autres ?

MILIEN Bé-de même, le dressage se faisait tout seul ! Tous les ans on dressait une paire de bœufs. Les plus vieux, 6/7 ans, les derniers mois de leur vie, ils ne travaillaient pas, ils étaient dans un coin de l'écurie, à se faire engraisser. Tous les ans on vendait une paire de bœufs gras... et les 6 autres travaillaient. Donc, pendant quelques mois, on avait 8 bœufs.

Je reviens sur ce que je disais, les journées de travail étaient longues et c'était dur, j'étais fatigué. Aussi un jour mon père m'a dit : « Emporte avec toi un casse-croûte et une chopine, tu verras, ça t'aidera à tenir le coup ! »... et c'est vrai, ça m'a fait du bien.

LUC Les bœufs ils avaient tous des noms ? Peux-tu nous en dire quelques-uns ?

MILIEN Ah ! Bé ! J'avais Fleuri-Coton, Pigeon-Voyageur, Cavalier-Voltigeur... Mais aussi Chatouillez-Mesnichons et Soulevez-Mesjupons ! Il y avait des noms plus classiques : Rigolo-Farceur, Salut-Bonjour, Besson-Jumeau, Parisien-Nantais, Champagne-Mousseux, Debout-Fainéant, Atout-Carreau, Viens-ici-Fout-l'camp, Fonctionnaire-Trop-payé...

LUC Vous aviez combien de vaches ?

MILIEN De 8 à 10, tout le temps. À l'époque, fallait les traire 3 fois par jour... Quel boulot !

MICHEL Mais c'était déjà énorme à l'époque !

MILIEN Les jours de foire à Aizenay, Palluau ou Challans, on se levait à trois heures pour avoir le temps de soigner les bêtes à la grange, puis de faire le chemin avec les autres qui allaient à la foire.

LUC Mais il y avait aussi des foires à Saint-Christophe ?

MILIEN Mais uniquement les derniers lundis de novembre, décembre, janvier, février et mars.

LUC Autrefois, dans les grandes fermes il y avait souvent des domestiques, valets ou servantes ?

MILIEN Oui. Ils étaient « gagés » à la Saint-Jean. Ils étaient logés, nourris et blanchis et touchaient un petit pécule à la fin de leur année de travail. Certains restaient plusieurs années dans la même ferme.

MICHEL Il y avait quand même des gens malheureux à cette époque...

MILIEN Ah ça c'est sûr ! Mais là, chez nous, il mangeait à table avec tout le monde, autant qu'il en avait envie, et il pouvait boire ce qu'il voulait, comme il voulait.

LUC Après tout ça, en quelle année as-tu acheté ton premier tracteur ?

MILIEN Ma mère est morte en 1960. C'était en 1964 ou 1965 que j'ai eu le premier tracteur. Après la guerre, les méthodes de travail ont changé. Les jeunes dans les fermes sont partis travailler à l'extérieur, il y avait beaucoup moins de monde pour faire le travail.

LUC Quand le premier tracteur est arrivé : fini les bœufs !

Alfred BARRETEAU

Le travail dans les champs

Souvenirs - moissons, battages, vendanges et pain



*Des gestes, des saisons et des savoir-faire
qui rythmaient la vie rurale.*

DISTRIBUTION

Luc est interprété par Catherine THOMAS-BOISSELIER

Michel est interprété par Roland BOURIAU

Alfred est interprété par Clémence TRICHET

Souvenirs

LUC En quelle année as-tu cessé d'aller à l'école ?

ALFRED Je suis né en janvier 1929, j'ai passé mon certificat d'étude au mois de juin 1940, donc j'avais 11 ½ ans. Normalement j'aurais dû aller à l'école jusqu'à mes 12 ans accomplis, mais comme cette période coïncidait avec l'arrivée des allemands à St Christophe, en juin 1940, c'était très compliqué... Les parents avaient besoin de moi pour travailler à la ferme. Aussi, à la rentrée de septembre 40 je n'ai été que quelques jours à l'école, et puis après, encore quelques jours durant l'hiver, mais passé le 31 janvier 1941, je n'y suis plus retourné du tout.

C'est aussi à cette période que les réfugiés des Ardennes sont arrivés à St Christophe. Ils n'avaient rien les pauvres !

Les moissons

À 11 ans et demi, j'allais travailler dans les champs avec les bœufs :

J'étais pas un gros bonhomme ! Mais c'était comme ça ! En plus, cet été-là, il pleuvait presque sans arrêt. Une chaleur orageuse, lourde et humide tous les jours, c'était donc impossible de moissonner, si bien qu'au mois de septembre, il y avait encore beaucoup de blé « debout », c'est-à-dire qui n'avait pas été coupé, et les grains germaient dans les épis. En ce temps-là, on moissonnait avec les faucheuses équipées d'un appareil accroché derrière la lame de la faucheuse, « le tablier », pour faire des brassées, « les pions ». Pour les rassembler par deux ou trois selon leur grosseur, c'était le travail des femmes, puis après pour lier les gerbes, ça, c'était le « boulot » des hommes.

LUC Alors, une fois que les « pions » étaient assemblés par 2 ou 3, il fallait lier les gerbes ?

ALFRED Quand les ficelles sont venues, c'était beaucoup plus facile. Une fois que les gerbes étaient faites, dans le champ, il fallait les

mettre en paquet, les « tiétéäs » quatre étaient posées en croix sur le sol, les épis vers l'intérieur et on mettait trois hauteurs de gerbes superposées et une par-dessus qui faisait le chapeau du paquet, pour celle-là, les épis étaient tournés vers la mer... ainsi quand il pleuvait, le blé s'égouttait plus facilement. Les gerbes étaient grosses et lourdes, aussi, pour mettre les quatre dernières de la croix et de celle du dessus, c'étaient le travail des hommes.

LUC Alors, pour les gros travaux il fallait s'entraider avec les voisins...

Les battages

ALFRED Ah oui ! Bien sûr ! On avait besoin les uns des autres. Mais c'était surtout pour les battages. Chez nous, il fallait trouver au moins vingt-deux à vingt-cinq hommes.

Il fallait quatre hommes sur la batteuse pour attraper les gerbes et les faire passer dans le batteur de la machine. Ça c'était un poste dangereux.

Et pour les sacs, il y avait celui qui était à mettre les sacs au sortir de la machine, et puis deux ou trois porteurs, mais des costauds, pour monter les sacs au grenier. Les sacs de jute, bien pleins, pesaient au moins quatre-vingts kilos.

En fait, c'était plus compliqué pour les femmes... C'est quand les battages démarraient en fin d'après-midi et que tout n'était pas battu, donc, elles avaient le repas du soir à préparer, et le lendemain matin, car, après une heure et demie de travail, il fallait donner un autre repas. Ce qui n'était pas prévu à l'avance... Il suffisait d'une panne, ou un simple retard ou un orage et le programme était perturbé.

MICHEL Comment le travail s'organisait-il avec les voisins ?

ALFRED Déjà il fallait compter sur trois paires de bœufs pour transporter le matériel d'une ferme à l'autre. Parce qu'il n'y avait pas de tracteur à l'époque.

LUC Vers quelles années la mécanisation s'est-elle implantée dans notre région ?

ALFRED La première coopérative de battage, « la Ligneronnaise », a vu le jour aussitôt après la guerre. Très peu d'années après, le tracteur, une « Société Française », qui faisait tourner et transportait la machine à battre et servait aussi pour les labours. C'était vraiment le tout début du travail mécanisé en commun.

Après, les premiers, les plus novateurs parmi les agriculteurs se sont mis ensemble, ils se sont regroupés pour acheter du matériel moderne, mais ce n'était plus entre voisins.

MICHEL C'était vraiment une autre époque !... Hormis les travaux des battages, aviez-vous des occasions de travailler avec les voisins ?

LUC Oui, il y avait une autre période de l'année, c'était les vendanges ?

Les vendanges

MICHEL D'autant qu'à l'époque, il y avait des vignes dans toutes les fermes ?

ALFRED Ah ! Mais il n'y avait pas que les agriculteurs qui avaient de la vigne. Presque tout le monde, même les gens du bourg, surtout les commerçants et les artisans, avaient un petit lopin de vigne. Je me souviens, là aussi, mon boulot à moi c'était de rouler les charrettes.

En arrivant à la vigne, je détélais la deuxième charrette au bord de la route. Je rentrais la première, dans laquelle tout le matériel avait été mis, les baquets, la hotte, l'échelle pour monter vider la vendange, ainsi que le ravitaillement : boissons, et repas pour le midi, car on mangeait sur place... et les vendangeurs se mettaient tout de suite à la remplir, c'était du Noah. Mais on ne mettait dans les charrettes que les raisins blancs. Le

Noah, le rouge du « Gaillard », lui il était mis dans des « bails » et on le foulait, on l'écrasait avec les pieds. Mais ce n'était pas forcément le même jour.

Si tout allait bien, la première vigne était vendangée avant de manger le midi. Quand le temps était de la partie, qu'il faisait beau, le temps du repas de midi c'était une vraie fête... Parce que nous mangions tous au bout de la vigne. Et le repas était plutôt copieux (boîtes de sardines, charcuterie, viande froide, fromage, et le tout bien arrosé.

MICHEL Le lendemain, vous étiez au pressoir ?

ALFRED Le pressoir était retenu à l'avance.

LUC Donc c'est en fonction de la date de disponibilité du pressoir que le jour de la vendange était fixé. Mais si le jour qui avait été prévu, il pleuvait ?

ALFRED Ah ! Nous n'avions pas le choix, il fallait quand même vendanger. Mais ça c'était pas agréable. Les vendangeurs étaient trempés de la tête aux pieds et, un jour de pluie, le vin faisait tout de suite au moins un degré de moins.

Le pain

LUC Il y avait aussi une autre forme d'entraide, en fait c'était du troc, les échanges qui se faisaient avec les boulangers.

ALFRED Avec les boulangers, les cultivateurs échangeaient du blé contre du pain. Quand on venait chercher le pain, la boulangère faisait des entailles, de différentes formes selon le nombre de pains, sur une « coche ». C'était une baguette de noisetier d'environ 30 à 35 centimètres de long. Elle était fendue en deux dans le sens de la longueur, et quand on allait chercher le pain il fallait emporter notre coche. Les deux moitiés étaient accolées l'une à l'autre, et ainsi l'entaille se faisait sur les deux coches en même temps.

Quand la coche était pleine, il fallait faire les comptes. Le boulanger disait : « Je t'ai fourni « tant » de pains, tu m'avais donné « telle » quantité de blé, alors il me reste

encore « telle » quantité de pains à te fournir », ou au contraire, « maintenant, il faut que tu me donnes encore un peu plus de blé ».

Mais, chez nous, le boulanger nous demandait aussi de lui fournir des fagots d'épines pour allumer son four. Des fagots d'ajoncs, de genêts ou de brandes. Ce que nous appelions la « forneuille ». Alors, pour ça, c'était pareil, en échange de tel nombre de fagots, le boulanger fournissait l'équivalent en valeur, donc en nombre de pains.

CHAPITRE 3

Anne RABILLER

La guerre et le commerce

Les Allemands à Saint-Christophe et la vie du bourg



*Une mémoire de témoin, entre événements historiques
et vie du bourg.*

DISTRIBUTION

Anne est interprétée par Catherine THOMAS-BOISSELIER

Antoine est interprété par Clémence TRICHET

ANNE A l'époque, j'étais contente d'être une fille justement pendant la guerre. Je me disais que je ne ferai jamais la guerre. Ça me marquait parce que j'avais un frère, mon frère aîné et mon beau-frère qui l'avaient faite.

Donc pour moi, la guerre était quelque chose que je ne comprenais pas mais j'entendais tout ce qui se disait. C'était atroce ce qui se passait et mon père avait ses souvenirs de guerre à lui, avec les tranchées et à cause de ça aussi je me disais je ne ferai jamais la guerre.

ANTOINE Savoir qu'à l'époque vous étiez contente d'être une fille pour ne pas faire la guerre, c'est important.

ANNE Par contre, moi j'ai connu les allemands dans la maison. Ils étaient dans le grenier. Moi, j'étais dans la chambre à coucher pas loin et ils rentraient et montaient dans le grenier. Ils avaient une partie des écuries pour leurs chevaux ; nous, on devait mettre les bêtes n'importe où.

Et moi j'étais au milieu de tout ça. Tous les matins, j'emportais le lait aux Lazarettes, l'hôpital militaire. Il y avait l'hôpital à la mairie, à côté de la mairie, là où était l'école publique à l'époque.

Et tous les matins, j'emportais le lait. On ne m'a jamais rien dit, je ne peux pas dire que j'étais malmenée, mais je portais le lait et je me sauvais, je ne restais pas longtemps. Mais enfin bon, il fallait vivre avec.

Et j'allais à l'école comme tous les enfants.

ANTOINE Alors vous portiez le lait ?

ANNE Oui, j'apportais le lait, oui.

ANTOINE Aux allemands ?

ANNE Les allemands étaient partout !

Il fallait bien qu'ils mangent aussi je suppose... Même si on peut dire qu'il y avait des restrictions (vêtements, café, lessive, chocolat...) mais qu'à la campagne nous ne mourions pas de faim. On vivait ensemble... Et

d'abord, avant d'être dans le grenier, ils avaient fait vider le grenier, papa leur avait dit qu'il n'y avait plus d'orge, et en fait, il en avait gardé un sac...

Donc, l'allemand, le chef l'avait trouvé et avait fait descendre par papa le sac sur son dos, avec le pistolet dans le dos. C'était vraiment horrible. Moi, j'avais peur.

Les allemands avaient mis des immenses piquets pour empêcher les avions d'atterrir. Les quelques hommes qui restaient, avaient quelques fois été obligés d'aller aider les allemands, quand ils avaient besoin de monde, pour monter ces piquets... Et le chef était appelé par tout le monde de Saint-Christophe, le chef piquet, parce qu'il s'occupait des... piquets.

On avait peur, mais ils n'ont jamais tué personne. On essayait de ne pas se faire remarquer.

Il y avait toujours des allemands au sommet du clocher, et surveillaient tout. Il fallait demander des permissions, justement, pour bouger. il y avait un couvre-feu, en fait.

Le commerce

ANTOINE Comment fonctionnait le commerce ?

ANNE Le dimanche, on s'en allait à la messe. Les gens avaient laissé leur panier avant la messe et le reprenaient pour faire leurs courses après celle-ci. Puis il y avait la grande messe : rebelote avec les paniers. Il restait à nettoyer le poisson et tout le reste, nous ne mangions pas tôt.

J'ai toujours regretté de ne pas pouvoir aller aux mariages, aux enterrements...

ANTOINE Est-ce que les gens payaient comptant ou à crédit ?

ANNE Comptant. Il n'y avait pas beaucoup de ventes à crédit même s'il n'y avait pas beaucoup d'argent.

ANTOINE En commerce à l'époque, il y avait vous. Il y avait la boulangerie...

ANNE Il y avait beaucoup de cafés. Il y avait à côté Véronneau, Gérard Chassay. C'était du commerce en fait. Il y avait énormément de commerces. Il y avait Vonvon Poireau, il y avait l'autre boulangerie, Fernand Clautour, la charcuterie, la boucherie Pelloquin... Il y avait trois boulangeries.

Il y avait une bonne entente en fait. Oui, ça se passait bien.

Il y avait Camille Castaing, sur la place de l'église, où l'on allait acheter les bonbons à la sortie de l'école, quand on avait quelque chose dans la poche, ce qui n'était pas tous les jours !

ANTOINE Il n'y avait pas de concurrence entre tous ces commerces ?

ANNE On travaillait avec tous.

On avait commencé à faire de l'épicerie parce que Donatien portait des boîtes de conserve en tournée. Les gens prenaient un peu pour avoir quelque chose d'avance quoi.

ANTOINE Et les tournées alors ?

ANNE Il y avait quatre tournées. La route de PALLUAU, la route de CHALLANS, route de FROIDFOND FALLERON, route de la GRANDE GROSSETIÈRE.

On avait une camionnette. On chargeait et on déchargeait tout. On ne laissait rien dans le camion. Parce qu'à part les conserves, c'était que des denrées périssables. Donc, il fallait tout remettre dans le frigo.

Voilà. C'était un métier, pour ça, compliqué.

CHAPITRE 4

Gaby BARRETEAU

L'éducation et les écoles

à Saint-Christophe-du-Ligneron



*L'école comme lieu d'apprentissage, de socialisation
et de transmission au cœur de la commune.*

DISTRIBUTION

Le texte est interprété par Roland BOURIAU

Nous considérons actuellement, à juste titre, que le savoir, la connaissance, la formation de l'esprit et du corps sont des nécessités absolues pour l'insertion des personnes dans notre société, leur aptitude à exercer une profession et leur épanouissement personnel.

Ces notions d'éducation, si évidentes aujourd'hui, sont néanmoins très récentes dans notre histoire. Dans la première moitié du XIXe siècle, très peu de Ligneronnais savaient lire, écrire, signer leur nom. Aucun document antérieur ne fait mention d'école au niveau local.

À dater du 14 floréal an XII — 4 ou 5 mai 1805 — le citoyen Aimé Marie GUYET, secrétaire de mairie à Saint-Christophe, dispensa gratuitement des rudiments de lecture, écriture, calcul et connaissances diverses à quantité de jeunes garçons de la commune, leur rendant ainsi un immense service.

Vers 1830, une école existait aux emplacements actuels des numéros 3 et 4, place de la Mairie. Très peu d'enfants la fréquentaient, et seulement des garçons. Le 10 novembre 1837, le sieur Henri DINAUD fut installé officiellement comme premier instituteur communal. La commune mit à disposition des planchettes destinées à recevoir les tableaux de lecture, de grammaire, de système légal de poids et mesures.

L'Église, fidèle à sa mission éducatrice, pallia les déficiences publiques. En 1838, sous le pastorat du curé Mestre, fut édifiée une école des filles. Trente-quatre élèves y furent aussitôt inscrites. L'école Sainte-Marie était née, avec deux classes en bordure de route, près du carrefour de St Joseph et avec la maison des religieuses, longtemps appelée le « couvent » !

En 1856, 24 élèves indigents pour l'école communale des garçons et 36 pour l'école paroissiale des filles.

La malheureuse guerre de 1870 entraîna la chute du Second Empire avec l'instauration de la 3e République.

En 1876, la commune fut mise en demeure de construire une école nouvelle pour les filles. Elle en profite pour édifier également une mairie contigüe et liée au logement de fonction.

À partir de 1879 et 1880, les lois dites de Jules Ferry promulguèrent l'enseignement gratuit, obligatoire et laïque dans toutes les écoles publiques. En conséquence tous les congréganistes qui y enseignaient durent quitter leur poste.

Des écoles de hameaux furent construites pour accueillir à proximité les nouveaux élèves. Celle de la Forêt-Quéry, comme celle de la Roussière, fonctionnèrent très utilement pendant de nombreuses décennies.

En 1911 s'ouvrit une école libre pour les garçons. Ce fut, en réaction, un formidable acte de foi. La suppression du crucifix dans les écoles assujetties à l'État laïque, l'interdiction du fait religieux, provoquèrent la colère de parents qui, autour de leur curé, l'abbé Renaudin, et grâce encore à la générosité de la famille De la Roche Saint André, construisirent leur école du Sacré-Cœur au lieu-dit le « Pré du Verger ».

Le premier directeur en fut Jean-Marie Loncle qui, avec son adjointe Cécile Lavairye, accueillit 87 garçons à la rentrée du 1er septembre 1911. L'école laïque se trouva quasiment vide de ses élèves. M. Leitner, puis M. Castaing furent les directeurs successifs.

Hélas, des événements d'une autre gravité devaient rapidement perturber la vie paroissiale et communale : l'église ravagée par un cyclone en 1913, et l'effroyable Grande Guerre de 1914-1918 avec ses 97 Ligneronnais tués, ses très nombreux blessés, ses veuves, ses orphelins.

En 1929, l'augmentation des effectifs fit entreprendre la construction d'une classe supplémentaire, l'ASILE ! qui permet de recevoir les tout-petits à l'école libre des Filles Sainte Marie.

Toutes ces écoles avaient encore un bel avenir devant elles.

CHAPITRE 5

Alfred BARRETEAU

Les processions des Rogations



Les traditions qui rythmaient la vie quotidienne.

DISTRIBUTION

Le texte est interprété par Catherine THOMAS-BOISSELIER

Autrefois, c'est-à-dire quand j'étais enfant — je suis né en 1929 — de nombreuses traditions ou coutumes rythmaient la vie quotidienne. Il en est une qui existait bien avant moi et qui a dû se poursuivre jusqu'à la fin des années 1950 ou au début des années 1960 : le lundi, le mardi et le mercredi matin précédant la fête de l'Ascension, il y avait des processions de prières organisées à travers la nature : les Rogations.

La procession partait de l'église et parcourait la campagne. Les fidèles suivaient le prêtre, accompagné par ses enfants de chœur en soutane rouge et précédé par le bedeau, le père Louis Thibaud, qui marchait en balançant des cloches qu'il tenait une dans chaque main.

Le prêtre chantait la litanie des saints, en latin, et les fidèles répondaient « Ora pro nobis » ou « Orate pro nobis » à chacune des intentions.

Le premier jour, les gens priaient pour le temps des fenaisons ; le deuxième jour était consacré aux travaux des moissons ; le troisième était dédié à la période des vendanges.

Ces processions de chants et de prières, en traversant la commune, en longeant les chemins et en parcourant la campagne avaient pour but de demander la protection divine sur les personnes qui avaient à effectuer ces différents temps de travaux, et à demander de belles et bonnes récoltes ainsi qu'une température clémente et propice pour les réaliser. Et bien évidemment, on marquait un temps d'arrêt à chaque fois qu'il y avait sur notre chemin, soit un calvaire, une croix, ou une statue, souvent situés au bout des chemins ou à l'entrée des villages... Et il y en avait beaucoup, un peu partout dans la commune.

CHAPITRE 6

Gérard CHASSAY

Les moments de partage et de rassemblement

Veillées, foires, préveil et noces



Fêtes et vie collective : des moments où la communauté se retrouvait et se racontait.

DISTRIBUTION

Les veillées et le préveil sont interprétés par Clémence TRICHET

Les foires sont interprétées par Roland BOURIAU

Les noces sont interprétées par Catherine THOMAS-BOISSELIER

Les veillées

Le texte est interprété par Clémence TRICHET

Choses très importantes pour entretenir la vie de famille et les relations de voisinage. L'hiver, le travail des champs se terminait de bonne heure et, de retour à la ferme, les hommes allaient à l'écurie soigner les animaux pendant que les femmes allaient traire les vaches.

Après avoir donné la beurmaïe aux gorets et enfermé les poulets, c'était l'heure de la soupe (aux choux bien sûr). Ensuite avait lieu la veillée autour de la grande cheminée où flambaient quelques cosses bien sèches. À la lueur de la chandelle de résine ou de la lampe à pétrole, les hommes faisaient des paniers et des balles qui serviraient à mettre les choux ou les lisettes, pour donner à manger aux bœufs et aux vaches de l'étable.

Les femmes passaient leur temps à tapiner les chaussettes ou à fabriquer des neuves avec la laine que d'autres filaient au rouet ou à la quenouille. Car il en fallait une quantité pour tout un hiver dans des sabots de bois.

Mais, où les veillées prenaient de l'importance, c'est quand on tuait le cochon. Les parents venaient aider à faire les boudins et la fressure. Les hommes détaillaient la viande avec les grands couteaux de la grange, ceux qui servaient à fendre les choux et qu'on avait affuté pour la circonstance. Et bien sûr avait lieu la dégustation, arrosée de plusieurs verres de Noha. On terminait la veillée par des parties de cartes ; on jouait en particulier à l'aluette ou à la mouche. Et tandis que les jeunes allaient danser une maraîchine dans la grange, les femmes discutaient au coin du feu des petits potins du voisinage, ou écoutaient les grands-mères raconter les vieilles histoires drôles ou naïves, ainsi que les mystérieuses et terrifiantes allusions à l'ancienne sorcellerie.

Et voilà la veillée terminée. Après un café et une bonne rincette, l'on se quittait tard dans la nuit, heureux d'avoir passé une agréable soirée.

Les foires

Le texte est interprété par Roland BOURIAU

Dans notre village (1 400 habitants) il n'y avait que cinq foires par an. Néanmoins, elles avaient une certaine renommée, car on y voyait une bonne quantité de taureaux que des éleveurs venus tout exprès de Bretagne achetaient pour qu'ils deviennent, après dressage, de bons boeufs de travail.

Il y avait aussi le marché du beurre et de la volaille. Les femmes, avec le produit de leurs ventes, pouvaient acheter les tissus et les chaussures proposés par les marchands forains installés sur la place et, si cela se pouvait, on achèterait un gâteau (un mollet) pour les enfants de la maison. Et puis elles attendaient patiemment, en discutant, que les hommes soient disposés à rentrer à la ferme.

Rappelons aussi les fameuses foires de Challans, en particulier la foire des minées, qui était la foire des jeunes. Et qui sait, les filles reviendraient peut-être avec un galant, et ce galant un jour serait peut-être un mari, car elles y pensaient les filles.

Le préveil

Le texte est interprété par Clémence TRICHET

Le préveil ou l'assemblée c'était le jour de la fête du village, chez nous cela se passait le dimanche le plus près de la Saint-Jean. Sur la place, trônait un superbe manège de chevaux de bois, bien entouré de tirs à la carabine et de marchands de berlingots. Un ancien m'a dit qu'avec un sou (cinq centimes) on en avait un petit cornet. Il faut vous dire que la chopine de vin coûtait 2 sous.

Ces sommes nous font sourire, mais pensez donc qu'en 1914, un ouvrier agricole (un vâlet) gagnait dans son année 288 francs. Et c'était justement le jour de la Saint-Jean que cette somme lui était versée par son patron.

Alors imaginez la joie qui devait régner sur la place et dans les nombreux bistrots. Tout cela au son de la musique du manège et aussi du

sonneur, qui se chargeait de faire danser la maraîchine et autres danses du pays à toute cette jeunesse en pleine forme.

Les noces

Le texte est interprété par Catherine THOMAS-BOISSELIER

Une semaine, voilà le temps qu'il fallait pour préparer et faire une grande noce. Sans parler des nombreux dimanches où, après les vêpres, les jeunes, les parents et les voisins se réunissaient chez la mariée pour confectionner les roses et les guirlandes qui serviraient à orner la salle des noces, cette salle qui n'était autre que la grange de la ferme située entre les écuries, et qu'on avait nettoyée de fond en comble, ornée de draps blancs et garnie des fameuses roses et guirlandes.

Je passe sur les détails, car il faudrait une heure pour tout raconter. Rappelons seulement qu'il fallait faire abattre le plus beau veau, ainsi que les volailles, car tous les plats principaux contenaient de la viande qu'en temps normal on ne mangeait que rarement.

Et puis il fallait avec la charrette à bœufs, aller chercher les tables, les casseroles, les chaudrons et tout le matériel de cuisine.

Et encore chauffer le four pour faire cuire les gâteaux et les viandes. (Quel travail...)

Enfin, dès la veille de la noce, la famille proche venait aider aux derniers préparatifs et on ne terminait que le lendemain soir.

Encore fallait-il retourner tout le matériel chez le faiseur de noces. Je vous assure sans bluffer qu'il fallait bien la semaine.

MERCI POUR VOTRE PRÉSENCE

Et pour faire vivre la mémoire de Saint-Christophe-du-Ligneron.



62e veillée ligneronnaise · 2 octobre 2026